

## INTRODUCTION

Dans le courant du premier semestre 1999, un étudiant en maîtrise d'études franco-siamoises de la Faculté des Lettres de l'Université Silpakorn (Thaïlande), monsieur Preedee Phisphumvidhi, accueilli à l'Institut National des langues et Civilisations Orientales, fut amené à effectuer des recherches à la section des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale de France. C'est alors qu'il travaillait à collationner des documents concernant son mémoire de maîtrise que son intérêt fut attiré par le manuscrit 317 du fonds indochinois, intitulé « <sup>ต้นทางฝรั่งเศส</sup> », ce que le catalogue traduit par « Le chemin français ». Il lui sembla très vite que cette découverte pouvait revêtir un grand intérêt puisqu'on pouvait croire, à juste titre comme la suite l'a prouvé, qu'il s'agissait d'un texte totalement inconnu en Thaïlande.

Cette découverte allait faire un grand bruit puisqu'elle faisait apparaître aux regards des spécialistes un texte oublié jusqu'à nos jours et, qui plus est, semble-t-il, dans une version manuscrite de l'époque, chose rarissime pour ne pas dire impossible dans toute l'histoire littéraire du Siam. On comprend donc que, l'enthousiasme aidant, le manuscrit ait été publié très rapidement (dès 2001) et qu'il ait fait l'objet d'une présentation par son inventeur le décrivant ni plus ni moins comme « le premier Nirat – poème de séparation – siamois à l'étranger », ajoutant même que ce texte apporte un éclairage nouveau sur la littérature et l'Histoire du Siam au XVII<sup>ème</sup> siècle. Sans vouloir nous inscrire en faux contre ces affirmations – il conviendra d'en donner une analyse critique qui est en cours d'élaboration – il nous semble qu'il est souhaitable de livrer une traduction de ce texte.

Gilles DELOUCHE

### « Le chemin français »

- Je salue ma mère, ses mérites surpassent les Trois Mondes  
Et je n'ai pu encore lui montrer ma gratitude. J'élève mes mains au-dessus de ma tête.
- Je salue mon père, ses mérites surpassent la Terre,  
Il a de très grands mérites. J'élève mes mains au-dessus de ma tête.
- Je salue les mérites de mes maîtres, qui m'ont appris le dhamma,  
Et m'ont enseigné toutes les disciplines. J'élève mes mains devant leurs bontés.
- Je salue les mérites de tous ces princes, qui ont eu des bontés  
Sans nombre pour ma personne. Je me prosterne devant eux, qu'ils me protègent !
- Je connais quels sont leurs mérites et je ne suis pas un ingrat.  
Qu'ils continuent à me protéger et que je revienne ici sain et sauf !
- J'ai salué chacun trois fois, j'ai montré trois fois à chacun mon respect,  
Je me suis relevé trois fois devant chacun, Que j'obtienne, en partant, la réussite !
- En l'année auspiciouse  
De l'ère du Bouddha, deux mille ans s'étant passés  
Et deux cent vingt neuf aussi,  
Ce samedi, jour de victoire, du premier mois,
- Le septième jour,  
Le soleil étant couché, en l'année du Buffle,  
A la saison froide, au milieu de la nuit,  
Nous sommes partis pour notre voyage.
- Nous avons pris notre chemin,  
Abandonnant le village de l'embouchure, où l'estuaire est fort vaste :  
Nous nous rendons en France, pays très lointain.  
Je joins les mains pour saluer tous les génies.
- Je vénère les divinités,  
Dont grande est la gloire et qui se trouvent en cette pointe,  
Tous les dieux des eaux et des grottes sauvages.  
Mes deux mains jointes sont mon cœur que je leur offre.
- Qu'ils prennent soin de ma famille,  
Qu'elle ne connaisse ni danger, ni malheur, ni maladie !  
Que je connaisse la réussite, que je n'ai que bonheur  
Jusqu'au moment où je serai de retour dans notre capitale !

- Alors que s'ébranle le bateau,  
Le dieu du vent se met à souffler, nous poussant vers l'océan.  
Je vois des rangées de nombreux poteaux  
Alignés sur les berges de la capitale. Qu'ils m'attendent !
  
- Parvenus au sein des eaux vertes,  
Je me hâte de regarder, de voir au loin, à perte de vue.  
L'océan est vaste, ses profondeurs sont insondables,  
Et le dieu des vents pousse notre navire vers le large.
  
- Je vois les îles de Sichang,  
Leurs trois montagnes, dressées, s'aperçoivent de loin :  
Elles se trouvent à notre gauche lorsque nous nous éloignons  
En nous dirigeant vers le sud-est.
  
- L'île de Phay, puis l'île de Man :  
La pointe de celle-ci s'appelle la tête du crocodile.  
Le vent des cerfs-volants souffle, l'écume s'accumule,  
Le navire part à l'aventure, poussé par les vents.
  
- Parvenu à l'île de Chang,  
Je scrute dans les trois directions, me forçant à vaincre mes craintes.  
Le vent souffle dans les voiles et nous voguons, portés par le vent,  
Montant et descendant, comme il nous emporte.
  
- Parvenu à l'île de Man,  
Le navire est agité en tous sens, frappé par le vent du nord-est,  
Qui fait se lever de hautes vagues, lesquelles frappent et refrappent  
Le navire qui est ballotté dans tous les sens.
  
- Je peux ni m'étendre ni m'asseoir,  
Je me cramponne, pris de nausées et vomissant à en mourir.  
J'ai les entrailles à l'envers, la tête me tourne sans cesse,  
J'ai l'impression de n'avoir rien pris au déjeuner.
  
- Parvenu à l'île de Thiu Man,  
Le navire fait route en direction du sud,  
Et les vagues se calment, la mer est d'huile,  
Aussi puis-je avoir l'impression de me restaurer.
  
- Parvenu à l'île de Benjatang,  
Je me sens bien et me lève pour m'asseoir, libéré de mes problèmes,  
Le navire file, comme le ferait le cheval d'Indra,  
Le vent des cerfs-volants souffle, me faisant frissonner de froid.

- Parvenu à l'île de Linga,

Où une montagne se dresse jusqu'au ciel. L'île nommée Soy Dao,  
Des nuages la recouvrent, tels de la fumée ; la montagne est vaste,  
Des forêts s'y étendent, Je les vois de loin, alors que nous la dépassons.

- Parvenu à l'île de Sap Song,

Les monts s'y nomment les sept frères, les uns près des autres.  
Oh, sur cette île, ils sont à l'unisson !  
Mais moi, oh ! je me suis éloigné, tout seul !

- Je n'ai pas de frères,

Pas de cousins non plus, ils sont loin de mes yeux,  
J'endure, solitaire, le malheur et les difficultés,  
Flottant et m'en allant au milieu des flots.

- Parvenu aux îles de Bangka

Et de Sumatra, nous les voyons s'étendre :  
Les deux îles sont de chaque côté, au milieu est le détroit ;  
Des forêts les recouvrent, que l'on peut voir de loin.

- Le navire s'engage alors,

Il entre dans le détroit, tel un oiseau planant.  
L'île de Sumatra est à droite de notre route  
Quant à l'île de Bangka, elle se trouve à notre gauche.

- Ayant pénétré dans le détroit de Bangka,

Sur les rives de l'océan, se dressent des forêts denses,  
Nous voyons des plages de sable blanc, tel des paillettes d'argent,  
Il y a des falaises dressées, que nous apercevons complètement.

- Avançant lentement pendant longtemps,

Nous parvenons à l'embouchure de la rivière de Palembang,  
Dans ce royaume de Java, les gens sont très nombreux,  
Et la ville de Palembang se trouve sur notre route, à droite.

- Dans le détroit de Bangka,

Je ne peux admirer que des bancs de poissons, nageant en abondance,  
Se suivant en groupes et qui sont nos compagnons de voyage.  
Ils se promènent, les uns à la suite des autres au sein des ondes.

- Nous étions entrés dans le détroit

Dès le milieu de la journée, et au soir nous arrêtons pour nous reposer,  
A cause de notre crainte des récifs de corail sous la surface des eaux.  
Le vent souffle doucement, comme s'il se reposait avec le navire.

- Quand arrive le soir,

Le soleil s'est couché et je n'admire que les étoiles.  
Je suis arrivé seul jusqu'ici, solitaire, et sans ami,  
Je regarde les étoiles et les astres, la clarté et la chaleur ont disparu.

- Depuis qu'il était allé dans le détroit,

Notre bateau avait navigué pendant cinq jours sans ralentir.  
En arrivant à la sortie du détroit, il s'échoue sur un banc :  
Ce n'est que sable et vase, et nous ne pouvons plus avancer.

- Alors le capitaine du vaisseau

Fait venir des sampans pour qu'ils nous tirent de là ;  
Mais qu'ils nous poussent ou bien qu'ils nous tirent,  
Nous ne pouvons toujours pas sortir de ce banc.

- Lorsque la marée monte,

Notre navire peut alors doucement améliorer sa position.  
Petit à petit, il s'ébranle, glissant et se libérant,  
Et, sorti du banc de vase, peut reprendre son chemin.

- Après l'embouchure du détroit,

Le vent qui se met à souffler nous pousse vers l'avant.  
Je vois des îlots de corail se dresser en grand nombre  
A la droite de notre route, battus pas de fortes vagues.

- Parvenu aux quatre îles

En travers de notre chemin, je les trouve multiples et extraordinaires,  
Les unes à la suite des autres, magnifique archipel.  
Depuis le navire, à perte de vue, je n'aperçois que des îles.

- Parvenu aux trois mille îles,

Diverses et variées, si nombreuses qu'on ne peut les compter,  
Alignées en chapelets, nous ne pouvons passer à gauche.  
Mais depuis cet endroit, il faut aller vers d'autres îles.

- Pour elles, ces îles,

Alignées les unes près des autres, elles ne vont nulle part.  
Oh ! c'est moi-même qui vais devoir partir,  
Toujours plus au loin. Je t'en prie, attends-moi !

- Parvenu à Bantam,

Ce pays-là qui devrait être aux Javanais  
Est aujourd'hui, hélas ! au pouvoir des Hollandais  
Qui s'en sont rendu maîtres et ne le lâchent pas.

- Nous avons alors jeté l'ancre

Afin de refaire provision d'eau et de nourriture.

Nous avons demandé à aller en acheter dans la ville.

Mais on nous en refuse l'entrée pour puiser de l'eau et faire nos achats.

- C'est alors que les Javanais

Amènent toutes sortes de marchandises, en grand nombre,

Durians, mangoustans, oranges et bananes,

Quantités de melons d'eau, de fruits, de bétel et d'arec,

- Et aussi des ananas,

Puis également des jacquiers, des mangues, des pommes roses,

Des légumes, du poisson, des vivres ; les marchands sont une foule.

Nous faisons nos achats le matin puis mettons à la voile.

- Après avoir quitté Bantam,

J'ai le cœur agité, je me sens triste et tourmenté :

Avoir vu ce pays, hélas, c'était comme voir le Siam !

Mais voilà qu'il me fallait partir bien loin de chez moi !

- Nous avons laissé Bantam au début de l'après-midi et vient le crépuscule

Et nous entrons dans un détroit, les montagnes à droite s'appellent Langpong.

- Le bateau navigue dans ce détroit et il se passe une chose extraordinaire :

Mon malheur et ma tristesse s'estompent, c'était comme un fleuve de chez nous !

- Ayant navigué du matin jusqu'au soir, longtemps, nous en sortons,

Et depuis l'embouchure du détroit, notre voie n'est qu'une immensité vide.

- C'est alors que j'aperçois une île, nommée Anthapring,

Elle se trouve à droite de notre route. Nous n'en verrons plus avant longtemps.

- Voilà que mon cœur s'attriste, je suis de plus en plus malheureux et mélancolique,

Auparavant cela ne m'arrivait pas... Oh ! que va-t-il advenir de moi ?

- Nulle part je ne vois le rivage, aucun repère à perte de vue,

Pas d'île ni de montagne, il n'y a rien à quoi se raccrocher.

- Mes yeux s'emplissent de larmes, une lourde peine m'étreint le cœur,

Je voudrais me contenir et en suis incapable, j'ai honte d'ainsi pleurer.

- Assis, immobile, je suis effrayé, le visage figé, je n'ai plus de courage,

Je ne vois partout sur notre route que vide et solitude.

- Le navire augmente de vitesse, le vent est plus rapide,  
Soufflant dans toute la voilure. Nous virons vers l'occident.
- Le vent nous enveloppe, des nuages noirs s'amoncellent, il bruine.  
Mon corps est crasseux et je me déshabille pour me laver dans la pluie.
- La pluie augmentant me nettoie de la tête aux pieds,  
Je supporte la froidure pour que la pluie me dégrasse complètement.
- Comme il tombe des trombes, je me protège avec mes vêtements  
Et ce n'est qu'en fin de matinée que la pluie finit par se calmer.
- Nous parvenons à l'île des cocotiers,  
Il n'y a aucune habitation ni aucun être humain,  
On ne voit que des cocotiers qui poussent par rangées,  
Ils sont innombrables, en cette saison.
- Ils fleurissent, produisent des fruits :  
Est-il possible que des gens les aient plantés  
Les plaçant en ces myriades de rangées ?  
D'où sont venus ces arbres ? Sont-ils apparus spontanément ?
- Toutes sortes d'oiseaux,  
Les uns volant, les autres nageant, chantent et gazouillent,  
Ils planent à la recherche de crabes et de poissons, joyeusement  
En chantant dans la langue des oiseaux.
- Ils sont jolis, ces poissons volants,  
s'élevant, dressés, dans les airs, en groupe nombreux.  
Ils sont les proies de bancs de poissons, des vols d'oiseaux  
Qui les poursuivent, agités, pour les dévorer ! C'est très intéressant.
- Il y a de gros poissons en grand nombre,  
Des dauphins, des espadons, qui nagent en groupe.  
Ô, vous tous, poissons, vous nagez par couples,  
Mais quant à moi, je me suis séparé de mon aimée pour venir au loin !
- J'admire les mouettes,  
Je les vois se déplacer en cortège, comme des concubines royales,  
Jolies jeunes femmes au corps doux, dont la gracilité vous satisfait,  
Tellement jolies, douces sur tout leur corps.
- Certaines sont d'un noir de jais,  
D'autres sont complètement blanches, certaines n'ont que la tête de blanche,  
D'autres encore ont des ailes blanches, la queue, aussi longue que le corps.  
Ce sont des vols ne pensant qu'à voyager sur l'océan.

- Elles n'ont pas de nid,

Où pouvoir aller se reposer : c'est sur les ondes qu'elles dorment en flottant,  
Montant et descendant sur la surface de l'océan,  
C'est là le nid où elles se reposent, le jour comme la nuit.

- Et d'autres vols d'oiseaux

Qui semblent beaucoup plus grands que tous les autres et  
Ont la tête jaune marquée de points blancs, les ailes et la queue très longues,  
Errant, de çà, de là, à la recherche de nourriture.

- A partir de ce moment,

Et pendant quarante jours, pendant un très long temps,  
Nous sommes portés par le vent du nord qui souffle avec force.  
Les vagues sont alors hautes comme des montagnes.

- Les vagues et le vent nous frappent fort,

Le navire est ballotté, roulant et tanguant dans tous les sens.  
Les vagues viennent balayer le pont du navire entier.  
L'océan est devenu fou, il ne sait pas s'arrêter.

- Les vagues nous balaient brutalement,

Un tintamarre assourdissant résonne comme des coups de feu,  
Le vaisseau craque et roule sans aucun répit,  
Le grondement s'amplifie, comme si nous allions sombrer.

- On ne peut tendre les voiles,

On les a descendues et on ne peut pas les dérouler ;  
La chaîne de l'ancre est attachée très solidement,  
Le cabestan est bloqué et tient fortement le navire.

- Le navire roule et tangué,

Les vagues frappent avec force, l'eau rentre bruyamment,  
De grandes lames nous ballottent, inondant le navire.  
La pluie et le vent soufflent, l'obscurité nous enveloppe comme de la fumée.

- Les vagues viennent se briser,

Les vents des quatre horizons soufflent et luttent entre eux,  
Les lames viennent se briser tel un épais brouillard,  
Le navire est agité en tous sens, dans un grand tumulte.

- Il semble que nous allons nous briser,

Les vagues nous frappent par l'arrière, nous poussant en avant,  
Une obscurité profonde nous cache le firmament,  
Le brouillard et les nuages sont sombres vers les huit orientes.



- Chaque fois que le vent tourne,  
Le navire est agité en tous sens, par ci, par là, fortement,  
Les vents et la pluie luttent les uns contre les autres,  
La tempête souffle debout, faisant reculer le vaisseau.
- Notre navire  
Se trouve au milieu des mers comme une feuille d'arbre  
Qui serait tombée et flotterait au milieu du courant d'un fleuve,  
Se tournant et se retournant sur la surface de l'océan.
- C'est à ce moment que dans l'équipage, timoniers, intendants,  
Serviteurs et matelots,
- Certains tombent, d'autres se relèvent, mêlés, se cramponnant des pieds et des  
mains.  
Ils se cognent, les quatre fers en l'air.
- Des crânes sont brisés, des bras cassés, ils sont à moitié morts,  
Et ne peuvent se tenir debout.
- Quant à ceux qui peuvent se redresser, ils penchent et s'affaissent,  
A plat ventre, ils roulent en tous sens.
- Quatre d'entre eux se hâtent pour aider et ne peuvent s'arrêter,  
Ils se cognent en désordre.
- Malles, barriques et ballots, détachés, partent dans tous les sens,  
Et en roulant viennent se heurter.
- Beaucoup sont abîmés ou cassés. Vêtus de coton ou de soie,  
Tous sont complètement trempés.
- Le tumulte est à son comble, et ne peut plus s'arrêter,  
C'est la plus grande agitation.
- Poules, canards, moutons et chèvres crèvent en grand nombre  
Et ne pourront plus nous nourrir.
- Nous nous regardons, glacés de terreur, mais sans résultat :  
Nous avons si peur que nous en perdons l'esprit.
- Depuis le début de ce voyage, rien n'a été semblable à cette fois-ci,  
La tempête est absolument déchaînée.

- Allons-nous maintenant perdre la vie au milieu de l'océan ?  
Nous pouvons mourir à tout instant !
- La terreur nous glace le sang et nous dessèche la gorge :  
Pas de salive pour déglutir !
- Certains téméraires demeurent debout, ils n'ont pas peur,  
Ils se cramponnent sans faiblir.
- On abaisse les voiles avec précaution, grimpant dans la mâture  
Avec rapidité et dextérité.
- Le timonier consulte la boussole et manœuvre avec adresse  
Pour tenter de maintenir notre cap.
- Pour ce qui est de nous, les Siamois, nous avons peur comme des lâches,  
Nous ne sommes pas habitués à l'océan, nous n'avons jamais rien vu de semblable.
- Nous sommes remplis de crainte, tout notre corps est agité,  
Nous avons bien des regrets, pensant ne pas échapper au trépas.
- La terreur nous paralyse vraiment, notre cœur s'affaiblit, notre corps est sans forces,  
En y pensant, nous sommes désolés d'être venus mourir au sein des flots !
- Nous ne voyons que ciel et eaux, notre cœur est à l'envers, sans connaître le chemin,  
Nagerons-nous au milieu des flots ? Survivrons-nous jusqu'au soir ?
- L'océan est tellement vaste, les vagues et le vent nous terrorisent,  
Que nous nageons, que nous flottions, nous ne pourrions échapper à la mort !
- Quelles que soient nos forces, pourrions-nous nager dans la mer ?  
Le moment de payer mon karma antérieur est donc venu jusqu'à moi !
- En y pensant, j'ai envie de pleurer, en y pensant, voilà que j'ai honte :  
Hélas ! péchés que j'ai fait moi-même autrefois !
- Je joins mes mains pour prier, et de ma voix j'implore,  
Faisant des vœux, toutes les divinités : que j'échappe à la mort !
- Je prie le Dieu du Soleil, sacré et brillant,  
Qui éclaire tous les mondes, qu'il ait pour moi de la compassion !
- Je prie la Divinité de la Lune, belle et claire,  
Qui éclaire chacun des mondes, qu'elle ait pour moi compassion et bonté !

- Je prie le Dieu de Mars, flamme lumineuse et magnifique,  
Qu'il veuille bien interdire à l'océan d'être fou, qu'il le fasse se calmer !
- Je prie le Dieu de Mercure, clair et pur, beau et charmant,  
Qu'il veuille bien calmer le vent, qu'il tourne dans la direction de notre chemin !
- Je prie le Dieu de Jupiter, lumière admirable, brillante et claire,  
Qu'il veuille bien calmer le vent, qu'il le fasse tourner dans la bonne direction !
- Je prie la Divinité de Vénus, lumière éclatante et scintillante,  
Qu'elle veuille bien calmer les flots et qu'ils redeviennent d'huile !
- Je prie le Dieu de Saturne, aussi clair que l'éclat d'une flamme,  
Qu'il veuille bien calmer l'océan, qu'il cesse de nous ballotter en tous sens !
- Je prie le Dieu Rahu, qui est venu visiter ce monde,  
Qu'il veuille bien calmer les flots, que les vagues cessent de nous agiter !
- Je prie aussi le Dieu Ketu, omniscient, qui réside dans les cieux,  
Qu'il fasse se calmer les vents et la pluie, qu'ils redeviennent tranquilles !
- Je prie la nymphe Mekkhla, protectrice des océans,  
Qu'elle ait pour moi de la compassion, que les flots redeviennent tranquilles !
- Je prie le Dieu des vents d'avoir de la bonté pour moi,  
Qu'il réduise ses forces et ne souffle que dans la bonne direction !
- Je prie le Dieu de l'Océan, puissant, vaste et profond,  
Qu'il veuille bien nous montrer la voie, afin que j'échappe au trépas !
- Je ne fais qu'implorer, que prier,  
Je ne fais que pleurer, que sangloter, je suis rempli de frayeur.  
Que je sois étendu ou assis ne peux me tenir droit,  
Tanguant et basculant, je n'y arrive pas, je roule en tous sens.
- Quand on sert à manger,  
Je me campe sur mes jambes, je me cramponne de mes mains,  
Quand j'avale quelque chose, j'ai l'impression d'un berceau,  
Porc, poulet, canard, tout tombe et se mêle.
- Je tiens mon assiette qui glisse,  
Suivant le rythme du roulis, et repart dans l'autre sens,  
Je rattrape mon assiette, je rattrape mon plateau qui vont et viennent,  
Et c'est ainsi matin et soir quand on sert le repas.

- Les vagues sont brutales et le vent violent,  
Je me sens vraiment très mal et voudrais me sentir mieux,  
Pauvre de moi ! je suis incapable de faire quoi que ce soit !  
Je dois me confier à la protection des divinités célestes !
- Je prends en main mon chapelet,  
Et de ma bouche sortent des prières au Triple Joyau,  
Matin et soir, et pendant chaque nuit :  
Oh ! puissances célestes, venez assurer ma protection !
- Et voilà que les vagues se calment,  
Que le vent mauvais tombe et que vient une légère brise.  
Depuis le début de la tempête, il s'est passé sept jours :  
C'est par la puissance du Dharma qu'elle s'est apaisée.
- Une fois que les vagues sont apaisées,  
Je me sens en bonne forme, ayant échappé au trépas.  
Je m'en réjouis et me trouve enfin heureux,  
Le corps et l'esprit léger, je vais très bien.
- Le timonier et l'intendant  
Se mettent à faire le point, visant le soleil :  
Il semble qu'il y ait un problème, que nous ayons dévié.  
Mais ayant fait le point, ils retrouvent le cap.
- Le timonier et ses aides  
S'assoient autour d'une table et déplient la carte.  
Ils prennent le compas pour mesurer longitude et latitude.  
Ils identifient notre position qu'ils trouvent dans leur manuel.
- Ce timonier est très expérimenté,  
Il connaît parfaitement les routes de l'aller et du retour,  
Que nous ayons dévié de notre route, il sait la retrouver  
En suivant la direction de la boussole et nous met sur la bonne voie.
- Des matelots habiles  
Grimpent jusqu'au bout des vergues, mettant à la voile dans la bonne direction.  
Le navire vogue alors tout droit, en fendant les flots,  
Suivant la bonne route pendant dix bons jours.
- Nous parvenons à la ville du Cap,  
Il y a une haute montagne au sommet aplati, rempart naturel.  
Les Hollandais y ont établi une ville,  
Construisant des maisons bien rangées. Ce sont des commerçants.

- Une enceinte la protège,  
Avec des douves et des fortins, de forme pentagonale.  
Les maisons sont construites à l'intérieur, pour les dirigeants.  
A l'extérieur sont édifiés des bâtiments, bien ordonnés.
  
- Là-bas, cela paraît étrange,  
Tout l'ensemble du pays est couvert de montagnes,  
Et d'un côté, on est sur la côte de l'océan :  
Il y a une baie, c'est là que se trouve le port.
  
- Des négociants venus faire des affaires  
Vont et viennent en grand nombre. On arrive pour y habiter  
Nous achetons du bois, du riz, du poisson et faisons provision d'eau.
  
- Le gouverneur hollandais  
A fait arranger un jardin, qui est vraiment étrange,  
Long d'environ quatre cents mètres  
Et large d'à peu près deux cent mètres.
  
- On y a planté des arbres en rangées,  
Dont on voit l'alignement bien ordonné.  
Ils sont de bonne hauteur, agencés selon leur taille :  
Ils ressemblent à des colonnes entourant une enceinte.
  
- Il y a quatre allées droites  
Coupées par des voies transversales à distances régulières.  
Des deux côtés de ces allées, on a planté des rangées d'arbres  
Et des roses de Damas rouges ornent ces allées.
  
- A l'intérieur de ce jardin,  
Sont cultivés des arbres fruitiers de toutes espèces,  
Il y a des pommes et des poires, de nombreux bananiers,  
Du millet, du *belamcanda* et différentes sortes de maïs.
  
- Il y a de très grosses grenades  
Produisant des feuilles et des fleurs qui, épanouies, sont écarlates.  
Il y a des oranges et des mandarines, plantées en alternance  
Et toutes sortes de légumes, dont on mange soit les tubercules soit les feuilles.
  
- Les raisins sont florissants,  
Ce sont de lourdes grappes, pendant en grand nombre.  
On trouve des sièges abrités dans des pavillons  
Dans ce jardin, où on se distrait vraiment.

- Il y a un cours d'eau qui descend

Du haut de la haute montagne et coule abondamment,  
Pénétrant au milieu de ce parc, qu'il arrose,  
Et continuant sa course, il va se jeter dans l'océan.

- Dans l'arrière-pays de cette ville,

Ce ne sont que montagnes et jungles  
Remplies de nombreuses sortes de plantes et parcourues de cours d'eau  
Qui descendent vers la mer au milieu des forêts.

- S'y trouvent toutes sortes d'animaux,

Biches, cerfs et antilopes qui y ont établi leur gîte,  
Rhinocéros, gaurs, tigres, lions, sangliers, ours et chacals,  
Grands éléphants sauvages, tous féroces.

- S'y trouvent des troupes de chevaux sauvages,

De toutes espèces, albinos et autres,  
Roux, noirs, bruns, tous téméraires, et puis des ânes jaunes,  
Des blancs et des gris, tous différents ; certains sont rayés comme des tigres.

- Il y des troupes de phoques,

A la force extraordinaire, poussant de longs cris indistincts,  
De morses dont les défenses sont extraordinairement longues,  
D'hippopotames, très gros, dans les rivières.

- Il y a un oiseau très grand,

Il vit dans la forêt, trop grand pour être un oiseau,  
Aussi haut qu'un buffle, vraiment très effrayant.  
Ses plumes sont d'un très beau blanc, pareil au coton.

- Les plumes de cet oiseau,

Les Occidentaux hollandais aiment à les placer sur leur chapeau  
Et ils croient fermement qu'il s'agisse d'une très bonne chose.  
Ces groupes d'oiseaux se trouvent dans la forêt.

- Leurs œufs sont vraiment gros,

Autant que le fruit du palmier à sucre, et réellement très beaux.  
Tous les Nègres ont l'habitude de les récolter  
Afin de les manger, puis vendent les coquilles.

- Dans la jungle,

Il y a des singes à longue queue, des cynocéphales, des gibbons, toutes sortes  
d'oiseaux.  
C'est dans ces lieux que vivent toutes tribus de nègres  
Installés tous ensemble dans toutes les parties de la forêt.

- Les Nègres et les Nègresses

Ont la chevelure crêpue, ce qui paraît effrayant.  
Ils n'ont aucun vêtement, presque nu, sans aucune étoffe,  
Leur aspect est celui de spectres, horrible et sale.

- Je les trouve pitoyables,

Ils utilisent la peau de l'antilope comme couverture,  
Ils ornent leurs cheveux de rangs de coquillages et de graines,  
Se peignent la poitrine de terre rouge, de même que le visage.

- Des peaux cousues ensemble

Leur servent de cache-sexe juste comme il convient,  
Leur corps est crasseux comme de la cendre de charbon de bois,  
Ils utilisent de l'ivoire d'éléphant pour se faire des bracelets.

- Certains en portent cinq,

Ils disent que c'est important pour ce qu'ils sont chefs,  
Ils se couvrent les épaules d'une peau et portent un bâton à la main droite,  
Allant et venant, courant pour s'amuser.

- Pour ce qui est des femmes,

Elles portent des lianes autour des cuisses,  
Recouvrant complètement leurs deux jambes jusqu'aux genoux,  
Elles se promènent pour se distraire, s'amusant ensemble.

- Elles portent leurs enfants, dans des filets de cuir,

Suspendus sur le dos, c'est pitoyable,  
Elles cherchent, dans les ruisseaux, des tortues dont elles se nourrissent,  
Elles vont, le long des rivières, cherchant crabes et poissons pour les manger.

- Le matin, aux premiers rayons du soleil,

Elles viennent s'asseoir en groupe et se roulent dans la boue,  
Défaisant leur vêtement de peau, elles se cherchent les poux,  
C'est une habitude qu'elles suivent quotidiennement.

- Ces gens cassent du bois pour s'en faire une cabane,

Les rassemblant en faisceau, et c'est leur maison.  
Il n'y a aucune natte qui recouvre le sol,  
Ils dorment les uns sur les autres, à même la terre.

- Lorsque quelqu'un va les voir,

Ils sortent en grand nombre, hommes et femmes,  
Certains dansent, d'autres s'approchent doucement, à petits pas,  
D'autres enfin restent dans les buissons, où se trouve le bétail.

- Quelques uns chantent une mélodie,  
Faisant ; Oh ! Oh ! Oh ! Ils courent de toutes leurs forcent,  
Se frappant la bouche de la main : Wow ! Wow ! Ils disent que pour eux c'est beau.  
Et, remplis d'enthousiasme, ils sautent dans tous les sens.
- Pour ce qui est des Occidentaux,  
Ils montent leur rendre visite en très grand nombre et, les regardant,  
Ils leur donnent des récompenses, mais sans bouger,  
Aussi se battent-ils pour venir prendre ces oboles.
- Ils me paraissent pitoyables,  
Ressemblant à des spectres, pareils à des animaux.  
Dans cette tribu, les gens manquent de tout,  
Il n'y a pas de différence entre eux et les bêtes les plus méprisables.
- Occidentaux et Hollandais, tous sont très travailleurs.  
Ils ont de nombreux bâtiments destinés à faire le commerce.
- On y trouve des sièges et des couchages, matelas, oreillers, moustiquaires et rideaux,  
Les lits sont alignés en rangées et les clients y sont hébergés.
- Vins, céréales, viandes, poissons, aussi bien qu'antilopes, poules et canards,  
Oranges et toutes sortes de fruits y ornent tous les étalages.
- Quiconque peut y aller manger, mais à peine est-on rassasié de son repas,  
Il faut payer une grosse somme d'argent, trois salœng de foëang en monnaie siamoise.
- Que se soit pour manger ou pour dormir, on doit dépenser beaucoup trop,  
On paie à l'avance trois salœng de foëang et deux phay pour aller dormir.
- La décoration dans ces bâtiments,  
Qu'il s'agisse des portes ou des persiennes, est faite de cercles élégants.
- Hommes et femmes sont de visage charmant et de belle allure,  
Minces et élégants, sont assis par couples.
- Ils se regardent en se serrant l'un contre l'autre, riant et se caressant,  
Ils se retrouvent chaque jour et dorment ensemble chaque nuit.
- Et je pense à moi-même, je suis orphelin, je n'ai pas ma femme,  
Je me couche, solitaire, avec les fantômes, sans dormir, le cœur agité.
- Bien que j'aie de l'argent, et suffisamment de richesses,  
C'est la seule chose qui me manque, plus que de manquer de tous biens.



- Je m'éveille et m'assieds, perdu dans mes pensées, les genoux dans les mains, la nuit,  
Oh ! quel est donc ce karma qui me punit à ce point ?
- Du soir et jusqu'à l'aube, quand le soleil éclaire les cieux,  
Je ne fais qu'agiter mes pensées, comme un fou, et je ne vois pas le jour.
- Depuis que nous sommes dans cette ville, quinze jours se sont écoulés,  
On s'affaire à tendre les haubans, on puise de l'eau, on achète des provisions,
- On achète du bois, des fruits, des poulets, des canards et des antilopes  
Que l'on charge dans le navire. Lorsque tout est prêt, on peut prendre le large.
- On remonte alors l'ancre, et on hisse toutes les voiles.  
Le vent du nord souffle et on avance de l'avant, les vents sont bons.
- Nous prenons la direction du nord-ouest, sans dévier de la route.  
Le timonier et le quartier-maître disent que le vent est parfait.
- En sortant de la baie,  
Il y a une très grande île, avec une grande abondance de sable.  
Des Hollandais y sont installés, pêchant crabes et poissons  
Et ils récoltent des coquilles pour en faire de la chaux qu'ils vendent.
- Sur les rives de l'océan,  
On voit de nombreuses montagnes, en chaînes confuses.  
Ô vous, montagnes, vous êtes couvertes de bambous,  
Vous semblez bien solitaires, sans aucune fleur !
- Sur les flots de l'océan,  
Il y a des troupes de mouettes flottant au fil des vagues,  
Des vols de cormorans plongent pour pêcher des poissons,  
Et toutes autres espèces d'oiseaux en grand nombre.
- Les uns volent, les autres nagent,  
Certains se déplacent avec rapidité, se mordant, luttant ensemble.  
Ils se poursuivent en bancs, ou bien par couples,  
Se promenant joyeusement, avec un sentiment de plaisir.
- Ces poissons sont très variés,  
Il y en a qui sautent, d'autres qui nagent, troupes nombreuses,  
Requins, espadons, et autres dauphins,  
Poissons-cochons et poissons-chiens s'enfuient.

- Poissons-chats, barbues,  
Raies, perches de mer, thons vont, se fauillant.  
Soles, maquereaux, mulets,  
Anchois, crevettes, langoustines, raies bouclées, sont très beaux.
  
- La raie cruelle,  
Telle Rahu, apparaît, se promenant dans les eaux de l'océan.  
J'ai pitié des poissons volants, qui planent en désordre :  
Les vols d'oiseaux les attrapent de leur bec vorace.
  
- Nous apercevons des baleines,  
Plus grosses qu'on peut imaginer, rejetant de l'eau.  
Elles sont, à l'œil, hautes comme des palmiers à sucre,  
Elles plongent et remontent à la surface, traversant les flots.
  
- Toutes sortes de poissons,  
Au sein des eaux de l'océan, nagent en foule,  
Montant et descendant, se promenant, caressant leur compagne.  
Dans les flots de la mer, ils sont innombrables.
  
- Le vaisseau s'avance,  
Le vent souffle dans les voiles, nous allons toujours plus loin.  
Etendus ou assis, nous nous sentons tout à fait bien,  
Equipage et passagers apprécient ces moments de plaisir.
  
- Nous voguons ainsi longtemps,  
Et au bout d'un bon mois, parvenons à l'île de *Tao Pla*.  
Cette île-ci est vraiment très vaste,  
Des marchands et leurs clients viennent y faire relâche.
  
- On y trouve de grandes quantités de poissons et de tortues,  
Des multitudes d'oiseaux et toutes sortes de gibiers :  
Toutes ces espèces d'animaux ont trouvé un gîte,  
En très grand nombre sur cette île.
  
- Aucun homme n'y habite,  
Au beau milieu des océans, il n'y a que des montagnes  
Et des animaux sauvages, oiseaux et gibier.  
Quand nous la passons, elle est à notre gauche.
  
- Et notre vaisseau passe,  
La voilure claque sous le vent qui souffle, nous poussant.  
J'ignore en quels lieux, à quel endroit nous nous trouvons,  
L'Océan est trop vaste et trop profond pour être mesuré.

- Quand vient le soir, sur les six heures,  
Un peu avant la nuit, au moment du crépuscule,  
Mon esprit pense à la nuit et vagabonde :  
Oh ! quels sont les péchés que j'ai fait depuis longtemps ?
  
- Quel péché ? Piéger un oiseau,  
L'arrachant à son père et à son nid ?  
Sa mère le recherche, volant de ci de là, pour le sauver.  
L'oiseau fut arraché à son nid comme j'ai dû venir ici !
  
- Quel péché ? Attraper un éléphant,  
L'arrachant à la jungle sauvage ? Sa mère barrit pour l'appeler,  
Le père est malheureux, ses larmes coulent sur ses défenses.  
Il ne mange ni ne boit, comme moi, venu si loin.
  
- Il me faut mille pardons !  
Tu es restée derrière moi, comment es-tu donc  
Oh ! pour moi, cela va faire un an que je t'ai quittée,  
Au milieu de l'immensité des flots, si loin de toi !
  
- L'océan paraît sans limites,  
Je n'aperçois ni promontoire, ni île, ni montagne.  
Où que se porte mon regard, je ne vois que l'eau et le ciel,  
Et je n'ai que ce vaisseau pour unique refuge.
  
- Et notre navire,  
Avec le vent qui souffle, continue sa route.  
Au fil du vent, au fil des eaux, nous flottons plus loin encore.  
Le vent frappe la voilure et nous allons au milieu de l'océan.
  
- Nous parvenons à l'île de Flores,  
C'est une île très grande, aussi haute que les nuages.  
On y voit comme un jet d'eau jaillissant du sommet de la montagne  
Et qui descend, en coulant, jusqu'à l'océan.
  
- A la regarder de loin,  
On dirait un bouquet de fleurs, nombreuses et bien arrangées.  
Elle semble variée et extraordinaire, se mêlant aux eaux de la mer.  
Le sommet du mont en est recouvert : mais d'où cela vient-il ?
  
- A partir de ces lieux,  
Nous devons encore voyager pendant quinze jours,  
Et nous n'apercevons aucun promontoire ni quoi que ce soit,  
Si ce n'est les nuages qui recouvrent, tels de la fumée, la surface des flots.

- Le soir, quand s'approche la nuit,  
Le soleil commence à baisser, et j'admire les nuées,  
Blanches, vertes, noires rouges et jaunes, avec des lueurs mauves,  
Des traînées rosâtres qui colorent les rayons du soleil.
- Ce sont des formes multiples  
Qui se forment les unes après les autres, glissant à leur rythme.  
J'admire les rayons du soleil, perçant ici et là,  
Rayons de diamants, rayons d'or, recouvrant les cieux.
- Nous parvenons à Ouessant.  
Cette île est près du rivage, face au port de Brest.  
A partir de ces lieux, la voie est très difficile,  
Ce ne sont que récifs affleurant la surface de la mer.
- Depuis l'embouchure du Chao Phraya,  
Cela fait, comptant jours et nuits, cinq bons mois,  
Un voyage de soixante-huit mille kilomètres.  
Toutes les difficultés sont insupportables pour une telle traversée.
- Nous parvenons au port de Brest,  
C'est une ville du royaume de France,  
Toutes sortes de navires, de vaisseaux et d'embarcations,  
Y arrivent et s'en vont pour faire du commerce.
- C'est alors que nous jetons l'ancre  
Et que nous ramenons les voiles, nous immobilisant.  
A ce moment, les Français, tous les habitants de la ville,  
Se rendent compte que les Siamois sont enfin arrivés.
- A ce moment, le Gouverneur de la ville,  
Affrète une embarcation, chargée de gens  
Et vient jusqu'au vaisseau pour nous accueillir :  
Nous échangeons quelques mots et il nous invite à embarquer.
- On fait tirer le canon,  
Et le ciel en résonne, comme si la terre tremblait :  
Il paraît que c'est signe d'hommage, ces tirs de canon.  
Du nord au sud, c'est un vacarme assourdissant.
- Ensuite, on nous invite à débarquer.  
Nous sommes dans un très grand bâtiment, décoré de façon étrange.  
Les sièges et les lits sont entourés de tentures et de moustiquaires  
Et leur plafond n'est que brocards.